

Les bonnes feuilles

Extraits choisis de l'ouvrage

nous vous suivions sur ce chemin du bonheur, y menant à notre tour d'autres qui en tireront d'autres, et ainsi de suite jusqu'à la consommation des siècles. Aujourd'hui, c'est vous qui *passer*, un jour moi, avant, après, nos bien-aimés. Pourquoi pleurerai-je ?

Cette lettre est vraiment la première que je vous écrive sans aucune retenue. Dans l'extrême silence de la mort où je vous vois, dans cette communion d'âmes où il me semble vous rejoindre, vous pouvez m'entendre, sans besoin de me lire, comme j'ose vous parler, vous dire tout. Il a donc fallu que vous mouriez pour que j'ose écrire : *Maman, je vous aime ! Je vous aime tendrement... !* Il a fallu ce silence éternel entre nous pour que je puisse vous avouer, dans des larmes de profond bonheur, que maintes fois, ces dernières années où vous saviez moins rigoureusement vous garder de toute expression relâchée de vos sentiments, oui, j'ai lu sur votre cher visage ce que vous m'avez tu par vertu, par défiance des excès mêmes de votre cœur, et j'ai su combien vous m'avez toujours aimé, quel souci vous vous êtes toujours fait de moi, pour moi, plus qu'aucun autre être sur

vous présentâtes à Pie X une petite photo de lui la main levée, bénissant, en lui demandant de la signer.

– *C'était sévèrement interdit !*

Il la regarda... "*avec un sourire amusé, comme s'il ne s'y trouvait pas mal*", et il s'assit à son bureau pour y écrire ces mots *Deus te benedicat*, puis sa belle et ferme signature, *Pius P P X*. Je l'ai dans le cadre doré où vous l'avez mise; c'est vous qui me l'avez donnée...

– *Pour qu'il te bénisse, mon enfant !*

Vous étiez émue, émue ! d'être l'objet de pareille attention, calme et souriante, d'*un saint !* Et il vous a paternellement bénie.

De ce séjour de 1911 à la Trinité-des-Monts, je sais encore l'émotion qui chaque matin vous saisissait en contemplant la *Mater admirabilis*, que vous m'avez recommandé d'aller voir dès mon premier pèlerinage à Rome. Ce que je fis juste cinquante ans plus tard, et comme je célébrais la messe entouré d'une classe de jeunes élèves, vêtues de ce même uniforme bleu à col blanc que vous aviez porté, je vous imaginai parmi elles et je leur en fis un sermon bien ému, impromptu.

même occupé de vous, qui toujours alliez bien, ne souffriez de rien et montriez ce sourire parfaitement heureux que, par providence, les photos nous ont gardé.

Un dernier mot, et puis je ne parlerai plus de vos vertus, de votre charme centenaire... Toutes vos amies et le seul grand ami que je vous ai connus hors de notre père, nous parurent admirablement bien choisis, dignes de vous, et vous digne de lui, et d'elles. Cela ne vous retenait pas d'avoir une grande bienveillance et bonté pour les autres, de préférence les âmes droites. Au contraire, ces hautes et fidèles amitiés réciproques, fortifiées de votre intime amour de Dieu, remplissaient votre âme des ondes de lumière chaleureuse, bienheureuse, dont vous dispersiez le bienfait sur tous.

Notre oncle Roger, le cousin admiré, affectionné immensément, toute votre vie durant...

- *Qui te l'a dit ?*
- Mais le petit carnet vert !
- *Je n'en parle pas !*

– *Ah ! non, tais-toi ! Pourquoi faut-il qu'elle t'ait dérangé la cervelle...?*

– Imaginez mon émotion ! L'Ernest-Renan traînait sa surveillance vaine, mais périlleuse, dans l'Adriatique, verrouillant le détroit d'Otrante. Papa voyait les jours se succéder, dans sa tourelle avant, de chef de batterie, mais ce matin-là, il n'avait de pensées que pour sa femme bien-aimée qui devait accoucher de leur premier enfant, si tout se passait bien ; elle était fragile. Comment, si loin, ne pas être fébrile ? En cette angoisse, il priait. Et sur la passerelle, au-dessus de lui, le commandant de l'Ernest-Renan considérait la dépêche que les transmissions venaient de déchiffrer : il devait annoncer à son jeune camarade, qu'il aimait bien, la mort en couche de son épouse et de leur enfant, à Autun, ce 23 novembre. « *Il ne savait comment annoncer cela à ton père, poursuivait ma tante, ses grands yeux noirs exorbités. Il craignait qu'il ne se désole et peut-être ne se jette à la mer !* » J'en restais pétrifié.

– *Mais justement, mon pauvre Georges, c'est là une de ses exagérations...*

aucun prix, lutter pour votre propre bonheur,
dans l'injustice !

– *Tu es fou...*

– Non, certes ! Mamine. Et cela est si vrai qu'au cours de ces quarante ans de parfaite alliance, une pensée vous est restée gravée dans le cœur, qui s'est manifestée dans toute votre vie, dont la clef m'échappait jusqu'aujourd'hui. C'est qu'il y a des bonheurs bien grands, bien purs, bien attachants et rassasiants ici-bas, mais que le Bonheur parfait, mes enfants, n'existe qu'au Ciel où vous, *Mamine*, êtes désormais pour l'Éternité, avec Lui, avec Elle, dans l'Amour qui est Dieu !

– *Mon cher enfant, sur ce point tout au moins, tu as raison. Mais dis-leur bien qu'aucune peine, qu'aucun sacrifice ne sont trop grands pour mériter enfin ce Bonheur-là que tous partagent et cet Amour en qui tous communient sans que nul n'en souffre le moindre dommage, parce qu'ils sont l'un en l'autre infinis.*

car le lierre ronge les vieux murs.

Ou alors, c'était une autre paire de manches : *"Vous avez abattu le gros tilleul du portail; c'est bien mais il faudrait dessoucher..."* Mais, maman, c'est de la folie ! On ne peut pas ! *"Mais si, venez donc..."*

Et vous voilà à vous acharner contre cette souche avec une sorte de fureur, de haine : À mort, la souche ! Et nous, forcés de suivre, forçats quoi ! creusillant autour, hachant les énormes racines avec des cognées ébréchées, tirant, arrachant. Ça a duré des mois, tout un été. Vous l'avez eue finalement. Et vous nous avez eus aussi, parce qu'à la fin nous y avons pris goût. Et puis, à quatre heures, une grosse tranche de pain avec une barre de chocolat, et de l'eau de la fontaine bien fraîche, c'est bon !

Il me semble que vous avez toujours su conduire. D'ailleurs, sur votre vieux, vieux permis, j'admiraais votre photo d'identité; elle devait bien remonter à 1910; vous y arborez un sourire amusé, triomphal ! Vous vous rappelez votre accident ?

– *Quoi ? Aux Quatre-Chemins ? Mais*

qui me fait souvenir du passereau solitaire,
cher à saint Jean de la Croix. Lisons votre
secret.

– *Mon secret est à moi !*

– Mais, maman, tout ce qui était à
vous, est à nous maintenant; vous nous avez
tout donné. Et ce poème, c'est un trésor.
Comme dans la comptine que vous nous
récitez, "*C'est un baiser de mes parents*",...
c'est un cadeau de ma maman !

Petit oiseau chanteur
Viens consoler ma peine
Fais mon âme sereine
Et plus doux mon labeur.

Quand j'entends ta chanson
Planer sur la maison,
C'est un peu de bonheur
Que tu verses en mon cœur.

Dieu t'a donné ta voix
Et depuis ta naissance
Tu chantes dans les bois
Avec joie et constance.

Si petit, si menu,
D'où te vient donc ta force,
Alors que je m'efforce
Le cœur tout abattu.

– *Tu perds la tête; la gloire, c'est autre chose...*

– Quoi donc, Mamine ?

– *C'est comme le chant de mille élus accompagnés de mille anges qui célèbrent, avec une inconcevable allégresse, nos plus humbles mérites de jadis...*

– Oh ! le mérite...

– *Que dis-tu ?*

– Je dis que le mérite n'est pas donné à tout le monde. Vous, certes, vous les avez accumulés...

– *Pas tant que j'aurais voulu; j'ai si peu souffert !*

– Vous avez beaucoup aimé, et vous avez aussi beaucoup souffert.

– *Moi ! mais quand donc ?*

– Après 1940, vous avez eu des années tranquilles, fort recluses, vous trois, papa, Isabelle, toutefois supportables et bonnes pour vos âmes, certes ! Mais en 1964, papa est mort; au printemps, Isabelle s'est mariée. Vous avez caché votre angoisse de la solitude et elle vous est tombée, pire que tout, à la mort de Bruno le 6 octobre 1966. Vous êtes

racontés. J'ai cru n'avoir d'attaches qu'à votre âme, à votre esprit, non à votre dépouille corporelle et à votre sépulture. Mais dans une certaine circonstance où je me trouvais menacé du pire que le pire, je fus mystérieusement reconduit à ce cimetière de Chônas et contraint par l'Esprit de vous y faire prière et promesse, comme si votre corps, enterré là, c'était vous encore. Et donc, d'y revenir peu après pour le pèlerinage de reconnaissance dû. La vie continue sans vous, comme si vous étiez à Beire-le-Châtel, ou à Chônas-l'Amballan, un peu loin, aux soins de l'un ou de l'autre, en attendant de vous reprendre ici, ou de vous aller revoir là-bas. Je ne suis pas seulement entré une fois dans le logement que vous habitiez ici. Dieu m'a donné une mémoire si vivante, et précise, qu'elle est pour moi la preuve suffisante et certaine que tout vit de ce qui a vécu, de par la Mémoire du Créateur et avec la perfection d'être, de mouvement, de sentiments que ce Père Tout-Puissant décide d'accorder à chacun. Ainsi, je vous sais vivante, et je vous vois en esprit auprès de Lui, comme déjà vous étiez ici-bas, si près de Lui. Et, un peu plus livré à moi-même, mais un peu plus assisté par vous au-

Mon père fut alors admirable. Ses convictions demeurèrent, inébranlables, puisqu'aucun reproche ne les avait réellement atteintes. L'angoisse du salut de la Patrie lui imposait de rester fidèle à cette Action française qui seule désormais, isolée et affaiblie, se vouait à la défense politique de la Nation. Il se garda cependant de toute révolte, de toute invective, et aimait nous répéter le mot de Maurras : « *C'est une toute petite affaire dans l'histoire de l'Église et de son bienfait séculaire.* » Fidèle aux vrais défenseurs de la Patrie, il n'en resta pas moins fidèle à l'Église, respectueux de ses membres et prêt à subir avec soumission toutes les sanctions dont ils jugeront bon de le frapper. À nous autres qui étions enfants, il s'appliqua à transmettre sa foi et ses convictions sans nous avertir prématurément de la discorde dont il souffrait. Dans les collègues catholiques auxquels il nous confiait, nous nous entendions dire parfois que notre père était hérétique, schismatique, et cependant nous ne connaissions personne dans notre entourage qui soit plus dévoué, généreux pour les œuvres de l'Église, scrupuleux dans sa foi et son obéissance, respectueux